

## DISCOURS 12

Frères et pères, toujours infirme comme je suis d'âme et de corps, avec ma volonté et mon inclination dévoyées et paresseuses, je voulais garder le silence et surveiller seulement mes propres affaires, jusqu'à ce qu'en moi le mauvais côté fût vaincu et soumis par les bonnes pensées, et que je n'eusse plus qu'à jouir de la paix de l'esprit, délivré des perturbations de cette mentalité de terre et de boue, parvenu au port de notre bienheureux repos. Mais, puisque votre choix m'a mis à la tête de votre saint Corps, force m'est bien d'exhorter votre Charité, puisque le salut de votre Fraternité me donne cette consolation : même si pour ma part je suis infirme quant à l'âme, vous, par les prières de mon père qui est aussi le vôtre, vous êtes sauvés. Aussi bien, incapable d'ouvrir la bouche, à peine ai-je seulement trouvé la force d'écrire mon discours et d'adresser un avertissement à votre Fraternité, demandant et suppliant instamment votre Charité, pour que, dans un véritable (esprit de) service du Christ et (d')amour fraternel, vous priiez pour ma pauvre personne, afin qu'avec vous je sois moi aussi sauvé et que, parcourant la voie des commandements de Dieu, avec vous mes frères bien-aimés je sois réuni.

Je vous y exhorte donc dans le Christ Jésus et je vous le demande, veillez sur vous-mêmes; que chacun dans ses réflexions voie à se rendre raisonnable, au lieu de faire des réflexions déraisonnables ! et ne regardez pas à ma vie de négligence et de distraction, mais suivez les traces de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, à qui nous sommes tenus de présenter notre défense, comme à notre juste et infaillible juge. Passez-moi cette vantardise : entraîné, moi seul, dans l'abîme infernal par ma négligence, je vous ai à grands cris arrachés au lacet et, si fort que je sois tenu de déplorer ma paresse, j'ai cette satisfaction de vous voir voler là-haut au-dessus des pièges du diable. Gardez donc indéfectiblement tous les commandements de Dieu, bien-aimés, afin d'être sauvés comme la gazelle du piège et comme le passereau du lacet.

Or, le premier commandement, c'est d'aimer de toute notre âme Dieu et les autres, comme Dieu lui-même a aimé le monde. Voilà les caractères à quoi se reconnaît le véritable amour : ne pas s'enfler, ne pas se rebiffer, ni envier son frère, mais envier ce qui est bien, ne pas agir en vain, ne pas murmurer, ne pas s'amuser, ni rire, ni se disputer pour chose au monde, petite ou grande, ne pas prendre jusqu'à satiété des différents mets ni même, si possible, de l'eau –, surtout en ces jours du jeûne où nous sommes et où le pénitent zélé et énergique reçoit d'en-haut la rémission de ses fautes de toute l'année, selon la divine Écriture. Vous savez en effet que la pénitence fervente, avec les larmes brûlantes jaillies du fond du coeur, comme un feu, fond au creuset et brûle les scories du péché, et rend pure l'âme souillée; bien plus, qu'elle la gratifie, avec une merveilleuse profusion, grâce à la visite de l'Esprit, d'un (véritable) flot de lumière, pour qu'elle soit dès ici-bas emplie de miséricorde et de fruits excellents. Recourons-y donc encore, je vous le demande en cette troisième semaine du jeûne, pères et frères, comme en celles qui suivront, ajoutant chaque jour ferveur à ferveur et zèle à zèle, jusqu'à ce que nous arrivions au Dimanche de Pâques avec nos âmes resplendissantes aussi bien que nos corps.

Car voici, vous vous en rendez compte, que par le secours de Dieu, cette étape de la deuxième semaine du jeûne nous l'avons à son tour parcourue de bon coeur et brûlants d'ardeur. Oui, je vous rends ce témoignage, vous avez toujours été à la hauteur de ce grand bien du jeûne, vous avez psalmodié les nuits complètes avec la plus grande attention, vous avez conservé (toute) votre énergie dans l'abstinence et la conservez encore, en vous contentant des herbes et pois chiches qui vous sont servis. Pour ma part j'en connais parmi vous qui, même devant les pauvres mets de notre table, dans leur esprit contrit et leur humilité intérieure, à cette (table) où ils étaient assis au milieu de vous, se privaient en se jugeant indignes de partager ces mets. En outre, attentifs à vous-mêmes et à vos travaux, vous êtes restés dans une silencieuse confusion, l'âme tout entière emplie de larmes de componction, de prières, de supplications, d'efforts spirituels, grâce à vos continuelles genuflections, et vous avez été changés, acquérant par un heureux changement une figure belle et toute ascétique.

Maintenant donc, puisque nous sommes sur le point d'aborder les combats de la partie finale du jeûne, luttons, je vous en prie, pour garder aussi en cette semaine sacrée la loi du jeûne idéal et, pour fournir la même lutte que les semaines précédentes, puisque nous avons besoin de beaucoup de sobriété et de beaucoup de zèle, afin de ne point passer nos jours comme les mondains. Vous savez en effet qu'une fois achevée la première semaine, ils s'imaginent, avoir passé tout le saint carême; et ce n'est pas seulement une idée qu'ils se font : ils se le disent en propres termes l'un à l'autre, ils le disent à tout venant. Pour nous, mes frères, il est à craindre, et à craindre par-dessus tout, que nous nous fassions la même idée qu'eux, que nous nous en parlions les uns aux autres et qu'on nous voie renier notre profession : puisque, nous qui fuyons le

monde, crucifiés pour lui et entièrement consacrés à Dieu, ce n'est pas seulement la période présente qui nous a été donnée comme mesure de l'abstinence, mais la durée entière de notre vie présente, et que c'est tout au long de cette vie, sans aucune excuse, que nous sommes tenus à l'abstinence.

Comment donc ne serions-nous pas tenus d'agir ainsi en tout temps, après avoir fait vœu de souffrir faim et soif, nudité et tout (le reste), et de le supporter avec joie ? davantage encore maintenant, pendant la période des combats du carême ! Mais si, au lieu d'être décidés à faire ainsi tous les jours de notre vie, nous ne voulons que rire, parler de choses oiseuses, nous amuser, nous chicaner, quelle différence (alors) entre nous et les infidèles ou les païens ? Aucune en réalité. Car, si nous mettons en quête et en peine pour le pain, le vin et le vêtement nous rend semblables aux païens, à qui donc nous égalerons-nous par la conduite que j'évoquais, plus coupable encore et plus peccamineuse que celle-ci ? Ne sera-ce pas pour nous la réalisation des paroles du prophète : «Il s'est ravalé au rang des bêtes sans raison et leur est devenu semblable ?»

Obéissons, frères, à Dieu qui nous crie chaque jour et nous dit par ses apôtres : «Que nous mangions, nous n'avons rien de trop; que nous ne mangions pas, nous ne manquons de rien», et encore : «Ne vous mettez pas en peine pour votre vie de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez, ou de quoi vous vous habillerez. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît.» – Et afin que personne ne puisse dire : S'il tarde à me donner et que je n'aie rien à manger, qu'est-ce que je ferai ? – «Regardez, dit-il, les oiseaux du ciel comment ils ne sèment ni ne moissonnent ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit.» Et il ajoute : «Ne valez-vous pas davantage que beaucoup de passereaux, hommes de peu de foi ?» Et afin que nous ne murmurions pas, en nous décourageant à propos de nourriture ou de boisson, il nous crie en propres termes : «Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.»

Si donc tu crois au Christ et confesses qu'il est sans mensonge, quand tu auras faim ou soif et rien à manger ou à boire, et que tu demanderas au cellérier du pain, du vin ou quelque aliment et qu'il ne te donnera rien, peut-être empêché par ses occupations, réfléchis et souviens-toi des paroles du Seigneur, et répète-toi : «J'ai faim et j'ai soif, mais je patiente en attendant le Seigneur : lui me traitera selon ma faiblesse et ne me délaissera pas.» Patiente ainsi, frère, et ta récompense sera grande auprès de Dieu; fais-en autant devant toutes les autres épreuves que tu rencontres, et tu seras digne d'admiration en la vie présente, et en celle à venir tu seras placé avec les saints martyrs. Combien de nos frères dans le Christ, souvent, gisant dans quelque coin, ont envie simplement d'eau fraîche, et peut-être ils rendent grâce à Dieu, ne se mettent pas en colère, ne prononcent pas de blasphème, – et nous, la grâce de Dieu par sa munificence subvient continuellement à tous les besoins de notre corps, et au-delà ! Ainsi, si l'un d'entre nous n'a rien du tout et qu'il murmure, il est condamné pour défaut de patience; mais s'il a beaucoup, et, que pour un peu qui lui manque, il excite des jalousies et des disputes, s'il va jusqu'à prononcer des paroles blasphématoires, quel pardon méritera un tel individu ? Mais, en parlant ainsi, je le sais, je me condamne moi-même, et mes paroles serviront bientôt à me convaincre et à me condamner; que pourtant, (c'est tout ce que) j'implore, elles vous servent de rappel.

Ainsi donc, en vous rappelant le profit (tiré) des jours de jeûne déjà écoulés, comment vous les avez passés, avec quel zèle et quelle ferveur, mettez, je vous le demande, (tout) votre zèle à passer de la même façon tout ce saint carême, en réfléchissant à votre belle conduite : quelle dévotion, quelle humilité, sans compter le silence sans compter le zèle pour la règle de l'office divin et pour votre travail, de la part de chacun ! Oui, je vous en prie, n'oubliez pas le jeûne qui tue les passions, l'abstinence qui purifie : ne vous relâchez pas, frères, de cette façon de faire : même s'il arrive souvent que la nourriture change et que vous y trouviez quelque occasion de soulagement, gardez votre résolution inébranlable et vos dispositions immuables, et précisément si vous mangez plus que votre portion habituelle, efforcez-vous aussi de vous donner davantage de peine pour l'oeuvre de Dieu, de peur qu'au lieu d'action de grâce et de profit ce soulagement ne devienne pour vous occasion de paresse et d'un dommage extraordinaire. Oui, mes frères, soyez sobres et, comme je l'ai déjà dit, conformément, à la semaine passée, tenez bon encore celle qui vient sans manger de poisson; conduisez-vous dans la crainte de Dieu, sans délaisser vos offices et vos travaux pour errer çà et là dans la dissipation, en vous abandonnant au démon de l'acédie. Et si jamais l'un de vous en passant trouve un autre frère debout ou assis, qu'avec zèle il fasse une métanie au passage, et peut-être l'oisif rentrera-t-il en sa conscience, aura-t-il honte de lui-même et ira-t-il lui aussi à son travail. Que chacun agisse ainsi, et vous échapperez au verdict d'oisiveté et de paroles oiseuses.

N'entendez-vous pas (lire) ce que dit Zosime, ce bienheureux (moine) qui raconte la vie de sainte Marie, de ces saints personnages du monastère où lui aussi, en ce temps-là, avait été amené par la Providence de Dieu : comment ils quittaient le monastère pour passer tout le carême dans le désert, sans jamais se réunir deux ensemble, et si par hasard l'un d'eux en rencontrait un autre, il s'écartait et s'esquivait, (tant) ils craignaient de se rapprocher. De même, à leur retour au monastère, jamais personne, dit-il, ne demandait à l'autre ce qu'il avait vu ou fait dans le désert; mais ils restaient tous, par leur façon de vivre et de se conduire, comme des étrangers et des hôtes de passage, qui ne parleraient pas la même langue. Or ils n'avaient vraiment aucune autre raison d'agir ainsi, à mon avis, que leur extrême attention à ne pas laisser sortir de leur bouche une parole oiseuse. Si ces (moines) pouvaient donc passer tant de jours, tant d'années, sans le moindre entretien, quel sera notre sort, à nous qui pendant ce peu de jours n'évitons même pas les conversations et les bavardages ? Et que dis-je, des jours ? même l'espace d'une heure, nous ne savons pas nous retenir. Et que ferons-nous, mes bons frères, si soudainement, dans cet étal où nous sommes, survient le Juge universel, Dieu, lui qui nous demande raison d'une seule parole dite sans raison, au jour du jugement ? Et les autres passions, comment (ferons-nous pour) les retenir, avec notre langue sans retenue ? Oui, dis-moi un peu, parmi toutes les autres passions, en (connais-tu) une seule plus légère que celle-ci ? La chair, de qui relèvent la convoitise et l'ardeur naturelle, se révolte contre l'esprit et fait à l'âme une rude guerre, l'estomac veut se rassasier de nourriture, c'est pour cela qu'il est fait; si donc nous ne retenons pas sur sa pente accoutumée notre langue – chose pour nous facile et légère –, devant ces (autres passions), violentes, puissantes et qui tirent une telle force de la nature et pour ainsi dire du désir même et du plaisir, comment aurons-nous jamais la force de les maîtriser ?

Commençons donc à partir d'aujourd'hui, frères, et avec toute la vigueur que nous avons, courons : que, légers comme des aigles aux plumes d'or, nous puissions atteindre la Pâques du Seigneur, (le terme) où, pour nous, est entré en précurseur le Christ notre Dieu, – et cela, en rejetant derrière nous toutes les passions qui nous tyrannisent. Nous établirons donc, voulez-vous, d'un commun accord, cette loi au milieu de nous : si, en dehors du samedi et du dimanche, on en trouve deux en plein désœuvrement, tenant une conversation inutile, ils n'auront ce jour-là absolument rien d'autre à manger que du pain sec avec du sel et de l'eau fraîche, à l'heure du repas, qu'ils prendront debout et au bas bout de la table. Et, en observant inflexiblement cette loi, sur le point des paroles oiseuses et des bavardage, vous vous garderez sans reproche; et à l'égard de Dieu – lui pour qui vous mettez une porte à vos lèvres ainsi qu'une garde à votre bouche –, vous serez ses serviteurs, et du même coup, pour moi votre père indigne, une grande consolation, emplissant de joie ma pauvre âme et procurant aux vôtres un si grand profit, en vous inculquant vous-mêmes pour l'amour de Dieu une règle bienfaisante et une habitude digne d'admiration. A la suite de cela vous serez à bon droit glorifiés et admirés (aux yeux) de tous les hommes, et Dieu grâce à vous, parce qu'en cette génération vous vous serez montrés (vrais) imitateurs de la vie des saints, chose qu'on aurait actuellement, je pense, quelque peine à trouver, du moins dans les lieux où nous sommes et que nous voyons, ou parmi les moines dont nous entendons parler et leurs monastères.

Aussi je le demande à votre Charité mes pères saints, serviteurs de Dieu, ne soyez pas sourds à mes paroles, à moi votre père indigne, que ces mots ne vous fassent pas non plus l'effet d'un radotage. Oui, même si je suis infirme et chargé de mille fautes, voyez plutôt et considérez bien que je ne vous ai rien conseillé en dehors des commandements de Dieu et des divines Écritures. Prenez donc un beau départ, donnez-moi ce petit encouragement pour que, fortifié par vos saintes prières, je relève la tête, je me débarbouille, je me frotte les yeux, je secoue le profond sommeil de la paresse et qu'en retour de tout le bien que vous m'aurez fait à moi votre serviteur de rien du tout, je vous rende – sinon selon vos mérites, au moins de toutes mes forces – des paroles bonnes, de celles que la grâce de Dieu me donne en ouvrant ma bouche impure, pour payer votre Charité. Oui, je vous le demande, mes frères : ne méprisez pas ma demande mais, de même qu'à moitié mort et complètement muet comme j'étais, vous m'avez permis de parler en présence de votre Révérence : ne me refusez pas non plus, par grâce, votre volonté : c'est en la retranchant que vous-mêmes vivrez la vie des martyrs et des athlètes du Christ, et que de mon côté, à partir d'aujourd'hui, je donnerai et je redonnerai toujours davantage pour vous, à une mort volontaire mon âme tout entière avec mon corps : c'est tout ce que je souhaite, comme viatique, à mon départ vers la vie d'en-haut, dans le Christ Jésus notre Seigneur; à lui la gloire et la puissance, avec le Père et le saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.